

Renée et moi avons peu visité les monuments his-  
toriques: ce n'était pas l'heure de le faire. Dans  
la soirée Pepe nous rejoint avec le besoin de se  
désaltérer. Il nous attend sur la terrasse d'un des  
plus grands cafés de Paris où buvaient et riaient des  
couples élégants... Beaucoup d'officiers... Pepe  
ne s'est pas rendu compte, que nos austères  
habits noirs, nos longs vestes de crêpe et ton aient  
dans ce milieu brillant, luxueux, plein d'aisance!  
Renée et moi l'avons senti violemment.

Nous sommes revenus bien vite et nous  
le 11 Nov. toute la France apprenait le signe-  
bure de l'armistice. A 11 heures, le feu cesse!

Un camarade de Jean, élève du collège de Chartres,  
fut tué 9.9. heures avant!

Toutes les cloches du pays se mirent  
à sonner! Au village, les gars se relayèrent pour  
que cette sonnerie dure jusqu'à la nuit! -  
J'aime beaucoup le son des cloches, mais cette  
fois, leur carillon - qui me faisait l'effet d'un  
glas - persista trop longtemps. J'en mourrais de  
peine! -

Le mois de Novembre s'achevait pour moi dans la tristesse, malgré les distractions que nous apportaient les invités à la chasse. Aussi étais-je heureuse de reprendre mon travail au début de Décembre! René et moi retrouvâmes nos élèves avec satisfaction... Les enfants elles-mêmes se remettaient au travail avec allant; les vacances prolongées dans ces conditions de maladies, de morts. "Le groupe espagnol" avait sérieusement régressé.

Nos vacances du Nouvel An se passèrent à M<sup>rs</sup> S<sup>te</sup> Vincent, où il fallut retrouver toutes nos relations et accepter les condoléances. Nouvelles recrudescence de peines.

Monsieur le Curé nous fit bien vite sa visite. Il nous parla de Jean avec tout son cœur d'amie et de prêtre = Durant la guerre il avait fondé un journal destiné à donner aux soldats "du Front" (comme on disait) des nouvelles de leurs camarades. Ce journal contenait les lettres des militaires qui

lui écrivait. Il nous dit alors que Jean lui avait écrit en Janvier 18, et lui racontait le déroulement de la fête de Noël dans sa section. En cette fin d'année 1917, le Pape avait supplié les Belligérants d'accepter une trêve de 24h. pour la fête de Noël. Toutes les nations obéirent.

Mais que faire en un si court répit! Jean et son ami organisèrent une "messe de minuit" dans une église proche, église dévastée. Le lieutenant, celui-là même, blessé en même temps que Jean, était élève du Conservatoire de Paris, et travaillait avant la guerre pour entrer à l'Opéra!

Alors dans cette église dont le Voute était le Ciel étoilé, au milieu de ses hommes au coeur lourd, le jeune officier, de sa voix splendide, entonna "Minuit chrétien" puis fit chanter en chœur ces Noël populaires que tout le monde connaît... Il est né le divin Enfant...

Les Anges dans nos campagnes --  
En alternance, Jean récitait les prières du Canon de la Messe. (Je vous ai déjà dit, je crois,

(1) Pendant nos messes d'enfants, le Prêtre du haut de la chaire surveillait et guidait le dialogue des prières de l'office entre le célébrant et les assistants ; des centaines de gosses prononçaient l'un après l'autre, avec exactitude, ce texte qui ils avaient entre leurs mains.

La mémoire auditive des écoliers est fidèle, et le Sous-lieutenant n'avait rien oublié.

... - Dans le cours des siècles, les laïcs ont toujours eu le souci de "remplacer" le prêtre dans les temps de violence ou de persécution. Les assemblées clandestines des catacombes, se sont renouvelées sous la Révolution !

Actuellement encore des laïcs s'interrogent sur la nécessité et la manière de remplacer le prêtre, le jour du Seigneur - Le fait n'est pas nouveau !

que dans nos années de catéchisme, le Curé avait traduit en français le texte de "L'ordinaire de la messe", et nous le savions par cœur ! - Jean remerciait son Curé de leur avoir mis ce texte en mémoire, et disait combien cette "cérémonie" improvisée avait réchauffé l'âme de ses hommes. Le nuit s'était achevée dans le joie ...

Je crois que toute cette section fêta Noël 1918 dans le ciel étoilé.

À Pâques nous revenions à M<sup>rs</sup> S<sup>rs</sup> Vincent Marie Louise et moi ; de Bourg, Marcelle et René partaient par Reims afin de reconnaître la tombe de Jean, et de faire mettre son corps, dans un cercueil ! -

Ce voyage de Bourg à M<sup>rs</sup> S<sup>rs</sup> Vincent, seules avec M. Louis connut un incident inattendu : le petit tacot qui allait de Mâcon à Montceau-les-mines, s'arrêta brusquement à Beaumont ! Il faisait grand nuit, et l'employé nous présenta que la machine ne pouvait aller plus loin - Le gare était loin du village, et trouverions nous

un hôtel ? J'aurais aimé avec effroi de passer la nuit en gare et Marie Louise était aussi apeurée que moi... d'autant plus que, soudain, l'employé nous intime de sortir de la gare qu'il allait fermer... Devant notre désarroi, l'employé nous conseille d'aller sonner dans la villa toute proche « où de braves gens recueilleraient par fois des voyageurs en détresse » C'était bien notre cas ! - Malgré la nuit, j'osais frapper à cette porte providentielle ! Nous fûmes reçues avec grande bonté, et tout de suite une chambre nous fut offerte... Puis notre hôteesse me demanda si nous avions soupé... Bien sûr que non, et nous n'avions pas même pris un morceau de pain pour la route - Nous étions si sûres d'arriver le soir même "chez nous" - Alors nous fut offert un bol de soupe brûlant, ce bouillon était truffé de poireaux... que Marie Louise plus que moi détestait... (Maman retirait toujours les poireaux de son bouillon de légumes) - Mais,

(1) En visitant la cathédrale de Tours, dans une chapelle latérale nous avons soudain admiré un bel ange, debout et souriant, les bras déployés. Sur le socle de la statue, l'inscription « Ange des Voyages! » Le début de la guerre avait déjà apporté bien des perturbations dans nos circulations, nous étions contentes de trouver un protecteur véritable. -

pouvions nous faire la prière devant tant de sollicitude? - En remerciant nous avons avale' un bon bol de soupe qui nous ranimait, et nous nous sommes blottis, ensemble, dans un lit pourvu de bonnes couvertures. Marie Louise qui refusait toujours de "coucher à deux" a bien dormi - et moi aussi - dans la sécurité de cette chambre! - Le lendemain le d'ame et le Mari nous offrirent un petit déjeuner sommaire, et refusèrent énergiquement le moindre rémunération. "Chacun doit aller contre les misères de la guerre" me dit l'homme! -

Je ne savais comment remercier --- Mais, une fois de plus, j'expérimentais l'efficacité de "l'Ange des Voyages" que nous avions pris l'habitude de prier au début de la guerre, où tout déplacement pouvait tourner au drame. (1)

Cette année là nous sommes revenues à Bourg avec un jour de retard ... Ce 1<sup>er</sup> mai, il neigeait, et les trains ne circulaient pas --- Ce retard me donnait quelques soucis --- Notre Ange ne pouvait pas se substituer à C. au lieu du travail!

Voyage à Reims de Renée et Marcelle

Pape désirait que le corps de Jean reposa près de celui de notre Maman, mais il n'avait pas le courage de mener à bien ce triste projet. Renée et Marcelle en prirent donc l'initiative à Pâques 1949. Elles obtinrent d'abord l'autorisation de l'État, car il était encore trop dangereux de s'aventurer dans ces territoires minés d'obus non éclatés.

Notre Aumonier, Coadjuteur de l'archevêque de Reims au Séminaire, écrivit à celui-ci pour lui recommander les deux réfugiées. Elles furent donc reçues très paternellement par M<sup>gr</sup> Luce, dans une demeure en partie détruite : sa chambre seule était à peu près habitable. La bonté du Prêtre rechauffa le cœur de mes deux sœurs : circuler dans les ruines de la ville les avait anéantis.

Monsieur les adressa à deux personnes habitant près de l'Évêché. Là, elles trouveront tous les renseignements précis pour conduire leurs démarches.

Mais, de plus, ces deux dames, mère et fille, 80 et 50 ans, émues sans doute du désarroi angoissé de leurs visitées, leur offrirent gîte et nourriture. La maison avait aussi bien souffert des bombardements, les portes fermaient mal, un papier huilé remplaçait les vitres des fenêtres, mais la sympathie de l'accueil assurait une sécurité plus réelle que tout. Grâce à ces dames, sans perdre de temps, elles allèrent d'abord à la Croix-Rouge, où le Directeur, M<sup>me</sup> de Mun leur remis un drap - un linceul -, puis les Pompes funèbres fournirent le cercueil. La bienveillance, l'affection même, présidait aux rapports d'inconnus à inconnus - Et pourtant tout ce monde vivait dans des abris de fortune où le froid

Seule pendant ces vacances, Renée et Marcelle étaient à Reims pour reconnaître la tombe de Jean, et faire mettre son corps dans un cercueil - L'État et les services de la Croix-Rouge facilitaient ces douloureuses démarches (1).

Puis Marcelle revint en Sologne, et Renée à Bourg pour un "dernier" trimestre, selon nos prévisions, que le silence de la Direction affermissait ! - Je retrouvais ma classe que j'aimais tant, avec une certaine émotion : Je voyais Louisette, cinq ans, là, à droite de mon bureau ; ses beaux yeux bleus suivait avec curiosité l'animation de la classe. Elle apprenait si vite qu'elle savait lire à cet âge - Quand elle répondait à une question, elle parlait très lentement et agitait ses petites mains en écartant ses doigts - Mais... mais elle suçait son pouce ; le Maman m'avait recommandé de lui "faire la guerre" à ce sujet... et je le fis ! - Comme il s'avérait que cette habitude était incorrigible, j'eus l'idée, pour lui "faire honte" de lui pendre au cou une tétine de biberon de bébé. Elle en eut une émotion si

et les restrictions cohabitèrent.

L'Autorité militaire fixa le rendez-vous pour le lendemain matin - -

Sur la route les conduisant à la sépulture, lieu bien déterminé entre Reims et Epervain, Renée et Marcelle furent prises en charge par un camion militaire qui s'arrêta près d'elles et leur offrit de les conduire à leur but. Elles furent très heureuses de cette rencontre qui abrégua singulièrement leur déplacement: je crois que ces deux femmes, enveloppées de crêpe, suscitaient bien la sympathie!

Arrivées près de la tombe, en bordure de la route, un officier et ses hommes, était déjà là; deux faisceaux commençaient à ouvrir le terre avec grande précaution - -

Le corps de Jean enroulé dans sa capote, puis dans un grillage était très bien conservé. On voyait encore nettement, dit l'officier, la blessure mortelle de la nuque - -

Replacé dans le cercueil, celui-ci fut de nouveau déposé à la même place, en attendant que l'Etat permette le transport au M<sup>t</sup> St-Vincent.

Quelques membres des propriétaires de la ferme avaient assisté à la cérémonie - Mes sœurs, après avoir remercié l'officier et les hommes, se laissèrent emmener par les propriétaires qui voulaient les reconforter -

Quand Renée nous revint, elle ne cessa, en racontant son douloureux voyage, d'insister sur la bonté, la générosité de son fiancé qu'elle avait rencontré. Ces gens qui avaient subi tout ce qui avait été perdu et vécu sous les restrictions imposées par la guerre, restaient courageux, sereins, et pratiquaient gratuitement, bien avant la lettre, "le partage."

profonds, son regard devint si et son teint si pâle  
que je retirai le collier, souffrant avec remords, oui!  
de sa propre souffrance - J'ai encore d'avoir  
tant bouleversé la sensibilité délicate d'une toute  
petite fille - - Mais Louise ne s'aga plus jamais  
son père! Je n'aurais pas voulu que le remède fut  
si promptement efficace - - En aujourd'hui, je pense  
que Louise avait le cœur fragile: en récréation, elle  
refusait les jeux : les sauts, les courses rapides -  
Après de brillantes études, chez nous, elle entra aux  
services des Pannes, et mourut subitement à 30 ans  
d'une défaillance du cœur - -

Pendant de longues années, à l'anniversaire  
de la mort de Maman envoye à la chapelle une  
gerbe de fleurs blanches! - -

En ce dernier trimestre, je vis encore ces deux  
petits français Henri et Jean, 6 et 4 ans, ne sachant  
pas un mot de notre langue: le Père, diplomate  
en Russie réintégrait la France. Henri, timide, regardait  
les moindres gestes de ses camarades, <sup>et de la Maitresse</sup> avec intensité, et  
les imitait, même dans la manière de boutonner  
son tablier!!!

En 15 jours il arrivait déjà à composer des phrases, et vite en lecture, il rattrape sa division - Je n'ai jamais vu des progrès si rapides. - Jean était un papillon : impossible de le faire obéir et de suivre le rythme de la classe. Rien ne fixait son attention, ni les crayons, ni l'ardoise, mais il restait en extase devant les beaux dessins que Germaine esquissait sur son ardoise ou mettait au tableau avec des craies de couleur. Henri regardait jusqu'aux oreilles des vicars ados de son petit frère. Je le surveillais de près en récréation car il voulait courir, et courir encore, au jardin ou descendre dans le pré, en contrebas de la cour de récréation. Un jour ayant joué sur la pelouse <sup>tu Henri de,</sup> je lui ai fait comprendre que ses souliers étaient trop mouillés. Peu après je le trouvais caché à plat ventre sur cette même pelouse, essayant d'attraper une petite pagnette naissante, ses souliers débordaient dans l'allée. Son tablier ruisselait d'eau, mais il me dit, très sérieux : « Pas mouillés souliers ! »

Enfin, Edmond devait nous quitter cette année, il avait sept ans ! Je l'avais en classe depuis 3 ans,

mais il venait en classe de façon intermittente, car son Père était soumis à des déplacements imposés par la guerre. Il nous revenait toujours heureux, et s'asseyait à son bureau comme s'il l'avait quitté la veille. Ses absences ne retardaient pas ses progrès. En cette dernière année de classe, je le faisais travailler à part. Le Maman me demanda de le préparer à sa "Première Communion". Ce fut le seul enfant que j'ai jamais instruit, seul, à cet acte religieux. J'en fus angossée - - -

Je m'étendrais volontiers encore sur ces derniers souvenirs de classe enfantine pour faire comprendre que je participais peu au drame qui ébranlait notre Institution! - - - - -

Le professeur de Lettres, responsable des classes terminales, déclarait à Régine, en secret, à Renée qu'elle allait se marier, et de son côté, Renée lui faisait part de notre résolution de quitter la Maison. Ce professeur avait fondé notre école avec notre Directrice; elle nous engageait, nous, ses élèves qui l'aimions beaucoup, à vivre avec Dieu dans une

foi profonde, et une fidélité constante. Elle était religieuse, sous l'habit laïque, nous le savions, sans en parler jamais. - Elle avait donc fait des vœux ! - - - Et voilà que gardant sa foi, sa fidélité s'effondrait puis - qu'elle confiait à Renée la nécessité d'écrire à Rome pour être relevée de ses vœux - En ce temps là, à mes yeux, et aux yeux de mes amis, ce mariage constituait un parjure - Pourrait-on ainsi trahir ses engagements ? (Je continue à croire que les prêtres qui se marient sont des renégats, plus sérieusement encore que notre professeur, car leurs engagements sont solennels et publics)

Notre maîtresse (aimée) parlait donc de plus en plus à Renée, et j'étais parfois témoin de ces confidences. Ainsi je sus que Monsieur l'Armoirier était au courant de cet événement, qu'il écrivit lui-même à Rome puisqu'il y avait des relations comme ancien élève du Séminaire français de Rome, qu'il savait notre départ en instance, et que le M<sup>e</sup>aison s'effondrait, dans le mécontentement général -

Fortement surpris et ému, M<sup>r</sup> l'Armoirier eut recours à l'Evêque - Nous dépendions de l'Evêque,

et non de la Paroisse : L'Evêque mis la Directrice en demeure  
de faire une démarche p<sup>r</sup> retenir ses professeurs d'émisionnaires,  
ou de démissionner elle-même - en pleurant et suppliant,  
elle préfère de faire chasser... - Que se passait-il  
dans son âme et conscience? Qui le saura?

Puis l'Evêque pria Renée d'accepter la Direction.  
Ceci, après la fin de l'année scolaire! - J'ai toujours  
pensé que les Parents avaient guidé le choix du Chef  
du Diocèse - Renée était très aimée des élèves et des familles  
à cause du succès du travail de sa classe; en outre, elle  
avait, comme moi le maximum des diplômes scolaires  
<sup>nécessaires</sup> ~~et~~ cette époque, et nous étions les seules ainsi pourvues!

Renée Directrice? Nos plans d'avenir étaient  
changés. - Je partais seule avec M. Louise en Sologne.  
Marie Louise quittait définitivement sa vie de pensionnaire.  
Renée nous rejoignit peu après, elle ne voulait pas  
être présente aux préparatifs de départ de notre ex-Directrice  
départ pénible p<sup>r</sup> tous... N'avait-elle pas fondé cette Maison

... ~~De~~ <sup>De</sup> son arrivée, Renée décida que nous  
irions ensemble prier sur la tombe de Jean. Nous partions  
donc toutes les quatre à Reims. C'est là que je vis, le  
Coeur bouleversé, la Cathédrale en lambeaux, ainsi que

(1) Je ne me souciais plus du tout <sup>de l'accueil</sup> des familles qui  
avaient reçu René et Marcelle à Pâques. Mais comme  
précédemment cet accueil fut plein de sollicitude  
et d'affection

que la belle église St Rémi, qui devait garder le sou-  
venir du baptême de Clovis - toute cette ville en ruines cau-  
sait une telle émotion que je ne pouvais plus pleurer  
debout devant la tombe de Jean! L'arbre bien entretenu  
au milieu de ces vignes prospères... Là, il n'y avait  
déjà plus de traces des dévastations de la guerre -  
La nature reprenait ses droits!...

Renée resta avec nous jusqu'au début de  
l'ouverture de la chasse; Papa invitait ses amis, qui  
eux-mêmes amenaient leurs amis - pour un jour  
en général! - Nous avons ainsi reçu à notre table  
bien des personnalités... C'est à cette ouverture  
que M<sup>me</sup> Durnet amena Monsieur Jules Gros. Comme  
d'habitude M<sup>me</sup> Durnet resta plusieurs semaines, et  
M<sup>rs</sup> Jules Gros huit jours durant. Nous fumes tout  
de suite en sympathie; il nous semblait être  
un beau vieillard, car, bien que de l'âge de Papa, il  
avait les cheveux et la barbe toute blanche. Le  
soir, à la veillée, si ces messieurs jouaient aux  
cartes - la Passion de Papa - M<sup>rs</sup> Gros venait parler  
avec nous. Lui aussi avait perdu son second fils,  
Gustave, à la guerre; il racontait comment et où

Gustave était mort; comment, après mille difficultés  
il avait retrouvé son corps pour le ramener à Vesme...  
Comment s'était passée la dernière permission.....

Tous ces récits étaient apparentés à ce que nous aurions  
pu dire sur Jean! — M<sup>re</sup> Gros nous parlait aussi  
de son fils aîné, grand blessé, encore couché; nous  
apprenions ainsi que cet aîné avait été blessé en Alsace  
dès le début de la guerre, qu'il était resté 48 h sur  
le terrain, que les Allemands l'avaient relevé parce  
qu'il les avait appelés en allemand, que les mé-  
decins allemands l'avaient très bien soigné, que  
M<sup>re</sup> Gros n'avait vu son fils en vie qu'en Dec. 1914!

Les conversations, que Pape n'avait pas  
envie d'entendre prenaient de longues veillées. —

Nous avons aussi reçu le professeur de Phy-  
sique de Charles qui avait tant aimé Jean. Il  
est venu avec son fils Jean, élève de Polytechnique —  
Son fils aîné, Edouard, commençait un stage dans  
l'Enregistrement. Notre frère avait reçu Edouard et  
Jean lorsqu'ils étaient tous écoliers, la visite du  
professeur était donc bienvenue! —

Dès le 15 sept. Renée rentrait à Bourg pour préparer cette toute nouvelle année scolaire, et je la rejoignais une grande semaine plus tard... Nos prévisions d'avenir s'effondraient!

Renée voulut d'emblée structurer le travail scolaire, et organiser le programme des études parallèlement à celui des écoles d'Etat - Elle trouva des professeurs pour les classes primaires: Geneviève venait de perdre son père, presque subitement d'un accès à la gorge, et acceptait, heureuse, le cours primaire de 9<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> - Je disais dans mon cœur un second adieu à ma classe enfantine, pour enseigner sciences et math en "terminale" - Renée assurait les Lettres! Naturellement j'eus bien moins de temps libre: la préparation de mes cours, - oubliés depuis 4 ans, - la correction des devoirs demandaient de longues heures d'application, et parfois je corrigeais les dictées, de Renée pour lui éviter de trop longues veilles! Notre activité fut intense.

Renée eut le bonheur de recruter deux merveilleuses surveillantes, deux sœurs.

Agées de 35 à 40 ans, Mesdemoiselles Revel venaient de perdre leur mère. Leur père professeur à l'école normale des garçons. Bog était mort depuis plusieurs années laissant à sa femme la modeste pension d'au. Bref, les deux filles y ajoutaient le fruit de leur travail de lingerie... Le décès de leur mère changeait "matériellement" leur vie : le travail de broderie était trop mal rétribué ! -

Renée recevait donc deux surveillantes idéales, et deux professeurs de couture qualifiés. Très bien élevées, délicates et intuitives, elle s'identifiaient très vite à notre existence professorale, et très vite aussi à la conduite des enfants. Leur calme, leur dignité, la façon polie et sérieuse dont elle grondait les pensionnaires changeaient l'ambiance d'établissement qui était celle des internes. - Renée, et tous les professeurs se réjouissent de ce nouvel esprit de la Maison.

De plus, Mesdemoiselles Revel savaient "tout faire de leurs doigts". Dans ce temps là une bonne minorité d'élèves ne préparait pas d'examen,

et Mademoiselle Victorie Revel (l'aînée) passaient avec  
alors ces élèves. Là on leur apprenait les beautés du  
"travail d'aiguille" - Je me souviens de deux jeunes sœurs  
Madeleine et Suzanne, revenant d'Indo-Chine, ayant  
rapporté de splendides dentelles, et Mad<sup>lle</sup> Revel les  
guidant dans la manière d'insérer ces dentelles  
dans de la toile fine; tout l'entourage regardant  
ce travail avec ravissement.

— La Maison reprenait bonne santé —  
Dans l'après guerre, se formaient aussi des groupes  
d'artistes qui, pour la ~~motivation~~ scolaire, jouaient  
au théâtre de la ville des cours classiques. Renée  
en fut heureuse, et j'accompagnais "les grandes"  
(dès l'âge de 14 ans) <sup>le soir</sup> à ces séances qui complétaient  
si bien leur formation littéraire. C'était là  
une grande nouveauté.

Renée vient donc cette première année  
de Direction sans soucis majeurs.

Cette année-là, au printemps, nous avions  
présenté, Renée et moi, l'examen de Pédagogie  
devant l'Académie de Lyon. On était admis  
à passer cet examen qu'après deux ans et en-

seignement - Admises à l'écrit, l'oral consistait à faire une demi-journée de classe dans une des écoles de l'Etat à Lyon. A ces cours, assistaient l'inspecteur d'Académie et les professeurs spécialisés dans les disciplines que nous avions à enseigner - Renée et moi étant convoquées dans le même établissement, j'accompagnais Renée le matin pour bien repérer ma route l'après midi! -

Nous allions donc ensemble, ce matin, et nous marchions silencieuse, quand une grande fillette sortit d'une allée et se mit à courir - Un homme la rattrapa, lui arracha la bouffée qu'elle tenait à la main, et lui asséna un violent coup de poing en plein visage: le sang jaillit du nez, de la bouche et les cris de la fillette crispaient notre âme. Comment la secourir?? - il ne fallait pas être en retard... Heureusement une dame qui nous suivait, et comme nous avait vu la scène, épongea sommairement le sang et nous dit: je te conduis à la pharmacie... -  
Cet incident nous eut levé toute l'émotion

(1) Avant de partir pour la Sologne, Renée et M. Louise allèrent à La Grève voir le jeune ménage. Celui-ci, sachant que leur séjour dans ce pays de montagne était transitoire, s'était installé à l'unique hôtel du village. En conséquence, au printemps où quelques rares touristes parcourent ces hauteurs, Marcelle m'avait demandé ma robe de soie portée pour son mariage. Renée refusa net que je lui fit le don. J'obéis... le cœur serré. Je savais que je ne porterais plus cette robe... Pourquoi ai-je obéi?

Je donnai ma robe en cachette quand je revins Marcelle aux vacances.

Renée et M. Louise sont revenues enchantées de leur voyage: Paysage splendide, village pauvre et sale! -

Ceci fait une erreur d'un an. Ceci se passe en 1921 -

que nous causait notre examen! -

Assez tranquillement, l'après-midi, je donnais mes trois cours successifs<sup>a</sup> des élèves de 14-15 ans, assez nombreuses, devant le parterre des inspecteurs et inspectrices. J'obtins d'excellentes notes -

L'examen terminé, les inspecteurs m'interrogèrent sur notre établissement scolaire; je répondais aisément, mais leur dis que je n'étais pas la Directrice!

« Comment, me dit l'Inspecteur et l'Inspectrice nous avions ce matin la Directrice, et nous ne le savions pas!!! - Nous le regrettons, nous aurions aimé l'embarrasser par notre enquête!!! »

J'ai souri, remercié et haleté seulement, et vite j'ai repris ma liberté -

Renée et moi avions un diplôme de Veteur pour l'Enseignement Libre -

Après cette première année de Direction, Renée désirait les vacances! Elle confiait donc la Maison à Mesdemoiselles Revil, et pour 9.9. jours nous allions à Mont St-Vincent - La Maison était en bon état, nous rejoignions alors Marcelle et M. Louise en Sologne -

Nous étions si heureuses de nous retrouver ! Marie  
arrivait aussi après nous. - Nous invitâmes alors  
Georgette qui ne pouvait prendre que huit jours  
de vacances près de nous. Georgette était une  
amie d'enfance, - de mon âge - Ma vie de pen-  
sionnaire nous avait séparés, mais elle était,  
je l'ai dit, restée en relation avec Marcelle -  
Georgette perdit son père prématurément,  
sa mère restait seule avec quatre enfants,  
dont trois garçons; notre amie était l'aînée.  
Pour aider sa mère à élever les deux plus jeunes,  
Georgette fonda un atelier de couture, dans la  
ville que possédait la famille - Son énergie  
sa conscience professionnelle, sa compétence  
lui permirent de "réussir". Elle eut jusqu'à  
une dizaine d'ouvrières qu'elle "formait" à  
l'amour du travail bien fait... et à l'amour de  
Dieu... Ce vœu personnel quelque peu imbu-  
sigeant (?) lui permettait d'imposer une courte  
prière avant le travail et une dizaine de chapelet  
au milieu du jour... Et les mères, en nombre,

L'usage, et aussi le clergé, nous faisaient un devoir de ne pas assister à un enterrement civil, qui d'ailleurs était assez rare, même en dehors de toute politique. Dans les funérailles d'hommes politiques, le drapeau rouge précédait le corbillard, et la bière était recouverte d'un drap rouge. --- Dans ce cas, bien sûr, notre abstention était de rigueur! —

Le suppliaient de prendre leur fille comme apprentie; mais elle connaissait ses limites et restait dans la juste mesure! — Quand elle vint nous voir, elle me dit que leur voisin était mourant: Divorcé, ses funérailles seraient donc "civiles". Elle hésitait à y assister... mais étant en bon voisinage avec lui, elle savait combien l'entourage du défunt serait peiné de son absence... Mais suivre, en cortège, un enterrement civil, était condamnable. — Que faire? Je lui conseillai très fort de passer outre aux usages et de ne penser qu'à la charité due à la famille en deuil.

Quinze jours plus tard, Georgette nous écrivait l'effort que leur avait demandé cette démarche: suivre un enterrement civil! —

Au début de ces mêmes vacances, Marcelle nous déclara un matin, au petit déjeuner, qu'elle entendait, la nuit, des pas d'homme au grenier... Nous avons ri et l'avons beaucoup taquiné. Mais le lendemain, et quelques jours suivants, elle réaffirma entendre marcher

pesamment au dessus de sa tête - Nos moqueries la  
fâchèrent et elle en référa à Papa ... Celui-ci, con-  
descendant demande à un garde de monter au  
grenier ... une lucarne mal fermée, le vent  
pourrait engendrer du bruit -- Bientôt, le  
garde nous appelle à grande voix -- Il venait  
de découvrir dans un angle de murs, un  
grand-due ... un oiseau superbe, je n'en  
avais jamais vu ! Le garde nous pria de ne pas  
trop nous approcher = Un peu haut de taille,  
(moins d'un mètre à mon avis) plumage et air  
yeux mi-clos, bec fortement recourbé, la bête  
était figée dans une immobilité ... terrifiante.  
Le garde, avec son bâton essaya de la faire sortir  
de cette immobilité, mais les serres d'une patte  
empêchèrent le bâton que l'homme ne put  
déloger. Nous étions là, devant cet oiseau, pleins  
d'admiration ... et de crainte ! Papa vint nous  
rejoindre ... le garde parlait de tuer ce  
grand-due (très rare dans cette région), et de le  
faire empailler - Papa refusa. Et on laissa ce

chasseur nocturne poursuivre au premier les mulots  
et les rats... Marcelle n'y prête plus d'attention.  
Puis il partit... comme il était venu... e notre insu.

Les semaines passaient trop vite -

Nous avions quitté nos robes de crêpe pour les remplacer  
par de plus courts robes de "crêpe Georgette", nom de  
ce temps-là. Nous gardions nos robes noires, et notre  
amie nous avait confectionner de légères robes de  
voile de soie. Un jour où la chienne de chasse de  
Pepo voulut me témoigner son amitié, et ~~sif-~~  
-frier à mes caresses, ses grosses pattes fendirent  
ma robe du haut en bas! - Nous aimions trop  
Diane pour lui reprocher ce méfait. Diane très  
bien dressée était le modèle des chiens de  
chasse, obéissante aux gestes et à la voix!

Marcelle avait acheté à M. Louise une  
jolie robe mauve, une "batelière" dont le fond  
était cerné d'un velours violet. Qu'elle était  
jolie notre codette dans cette toilette claire qui  
faisait ressortir sa longue chevelure blonde!  
Pepo ne fut pas de cet avis et nous pria sé-

Toujours mieux du  
temps !

-vêtement, de ne pas habiller M. Louise en  
"rouge"! - Nous eûmes de la peine à lui faire  
accepter que le "Violet" était le costume "du demi-deuil"

Cette année là M<sup>e</sup> Durnet revint 9.9. jours  
avant l'ouverture de la chasse. Il amena avec  
lui une jeune femme rousse de chevelure,  
qu'il logea à l'hôtel sans nous le présenter.  
Papa n'en souffla mot. Nous devions donc l'i-  
gnorer. Elle ne vint d'ailleurs jamais à la maison.  
Entre nous, nous l'appréhensions, en raison de sa  
minceur, et de la couleur de ses cheveux et de son  
surnom "la petite Carotte". On la voyait évoluer  
dans le village, et semblait distinguée, et bien  
élevée. - Peu à peu, les chasseurs aussi ame-  
naient leur femme car la circulation en auto  
devenait plus aisée. - Nos yeux malins dis-  
tinguaient alors "les femmes de la main  
droite" (disions-nous) et "les femmes de la  
main gauche". - La Dame de la main droite  
nous était présentée, et en général, restait  
avec nous, causant, lisant, tricotant même,  
en l'absence de son mari; La Dame de

la main gauche" s'estait de l'auto, aidé par son  
cheratier, puis botté comme lui, et comme lui  
la carabine en bandoulière, suivait les chasseurs.  
Elle rousait avec eux, bredouille, mais très pro-  
lixie pour expliquer les péripéties de la chasse!

Monsieur Gros vint rejoindre M<sup>e</sup> Durmet  
toujours accueilli avec sympathie par Papa et  
mou. mêmes. La conversation avec nous s'estait arée  
sur ses fils. Nous avons échangé les memento de  
nos deux défunts. Son aîné marchait très difficilement

Vint aussi, dès le début de "l'ouverture", M<sup>e</sup>  
Dalez avec son fils Edouard - Le Père était un  
chasseur passionné que son fils n'imitait pas,  
il aimait surtout se promener dans les bois.

Huit jours après "l'ouverture", Renée  
rentrait à Boug pour préparer sa rentrée, et  
laisser Mesdemoiselles Revel prendre quelques  
jours de repos hors du Deusiennat. Elles étaient  
accueillies dans une vaste demeure dans les  
Dombes, au milieu des Bois - un ex-vendey. Vous  
de chasse - qui avait été donné à l'évêché

Celui-ci avait aménagé le *Muséon* pour recevoir, toute l'année même, les institutrices désirant se reposer.

Je refaisais Renée quelques jours avant la rentrée. - Je retrouvais une classe de Terminal, intéressante : une vingtaine d'élèves intelligentes, ouvertes, et travailleuses. L'ensemble de la classe désirait préparer un examen. - Je n'eus donc pas de peine à les "accrocher" aux études scientifiques et mathématiques : les livres d'ailleurs, que ce soit ceux de Physique ou Chimie, ou Histoire naturelle, - comme on disait, étaient rédigés clairement, de façon précise, avec des formules *brèves*, nettes. Le professeur n'avait aucune peine à apprendre aux élèves à se servir de leurs livres. Par contre, les bouquins d'Histoire et de Géographie *offraient* des textes confus ; il fallait dicter des plans pour clarifier les chapitres.

Renée aussi fut heureuse avec cette

classe : plusieurs élèves ... Marie, Yvonne étaient très  
doués en Français : leur travail était de véritables  
petits chefs-d'œuvre et l'enseignement du Professeur  
soulèverait des enthousiasmes. Une classe est toujours  
"entraînée" par quelques élèves "passionnés" par leurs  
études. —

Ce travail intense que donnait le Directeur  
Aven et les cours ne faisait pas oublier la famille -  
Marelle nous écrivait qu'elle recevait encore bien  
des chasses - M<sup>me</sup> Daloz de Charolles était  
revenue plusieurs dimanches consécutifs! —

Et soudain, courant novembre Marelle  
nous faisait d'une demande de mariage  
la concernant - M<sup>me</sup> Daloz adressait à Pope  
cette demande pour son fils Edouard.

Cette nouvelle nous laissa quelque peu  
perplexes pendant deux ou trois jours. Mais Renée  
réagit vite : elle écrivit à Marelle - qui, comme  
toujours, hésitait, de ce décider en ne songeant  
qu'à elle-même, à son bonheur futur -  
Jean avait sympathisé avec Edouard au

collège ; garçon très droit, travailleur, beaucoup  
d'esprit de famille, plutôt timide -

Marcelle n'était pas heureuse avec Papa - de  
plus en plus fermé sur lui-même, buté, et  
sans générosité envers ses filles.

Après un échange rapide de correspondances,  
et malgré les reticences de Papa ... (il fallait  
doter sa fille) Marcelle acceptait de se  
marier. - La cérémonie fut fixée à la fin  
de Décembre, car Edouard était nommé "Dirac-  
teur de l'Enregistrement", et devait rejoindre son  
poste à La Grare fin Janvier 1921. - Le mariage  
serait célébré à M<sup>rs</sup> S<sup>rs</sup> Vincent, lieu de ren-  
contre pratique pour les deux familles.

Renée fit plusieurs voyages au Lot, et  
à M<sup>rs</sup> S<sup>rs</sup> Vincent pour préparer les festivités.  
Papa se montrait d'une neutralité déses-  
pérante. - Elle aide Marcelle à préparer son  
trousseau, et acheter sa robe blanche, sa  
cape. au cas où le temps serait trop froid -  
Georgette faisait les robes d'apparat de Renée.

M. Louise et moi - Renée n'en négligeait pas pour  
autant sa vie professionnelle - Ces cours restaient  
strictement assurés. Elle s'appuyait aussi beaucoup  
sur Mesdemoiselles Revel et sur moi !

Après les fêtes de Noël, toujours passés au  
Pensionnat, nous arrivions toutes deux à M<sup>me</sup> S<sup>te</sup>  
Vincent où M. Louise, Marcelle et Pape nous avaient  
précédées.

La cérémonie eut lieu le  
Jeu d'offrir plus de "chaleur" à la messe, dans notre  
vieille église sombre, messe célébrée par notre vieux  
curé (déjà vieux d'allure) Renée avait invité notre  
organiste et notre professeur de Violon = Oh ! que  
les notes du Violon s'élevaient pures, dans  
ce duo Harmonium et Violon ! - Notre émotion  
personnelle en était apaisée, car je sentais  
Marcelle aussi émue que nous.

Après les félicitations d'usage, nous  
quittâmes l'église en cortège, comme nous y étions  
venues : Marcelle n'était plus au bras de Pape  
mais à celui d'Edouard, son mari -

Le repas eut lieu à l'hôtel Desbrosses, où Papa avait fait arriver perdrix et faisans. La cuisinière de l'hôtel n'avait jamais fait cuire de faisans - - Renée dut en donner la recette!

Après toast et vœux au dessert, après photo d'ensemble, (où est-elle?), Marcelle quitta sa robe de mariée, sa robe "civile", et se maria étant prêtre, monta en voiture avec son mari... et ainsi nous quitta - Quand l'auto cenduta, par un cousin d'Edouard, franchit la grande grille, mon cœur se serre brusquement si fort, que j'en restais silencieuse pendant tout le reste des vacances... Quelle impression? Je ne saurais le dire?... Peut-être la privation que chacune d'entre nous allait prendre de "propre" route!

Après la fin des vacances, Papa et M. Louise partait pour Cannes. Le Sologne, puis M<sup>l</sup> S<sup>t</sup> Vincent avaient accueilli ses crises d'asthme. Renée et moi retournions au Pensionnat -

En Renée murissait lentement l'idée

Maintenant, j'ai des remords de cette réplique -

qu'elle devrait revenir près de Papa et M. Louis ; elle prévoyait un mariage possible de M. Louis, et pour ce, voulait garder le caractère familial de chez nous - - - Papa, après le mort de Jean, nous avait annoncé un jour à table qu'il voulait se remarier - - - surprise et aussi follement émue, alors que mes trois sœurs se taisaient, j'avais osé répliquer spontanément : « alors, elle dînera à la cuisine. » - Grand silence. Papa ne revint jamais sur le sujet.

Néanmoins, quel que soit l'avenir, Renée se faisait un devoir de revenir près de Papa. Elle n'ignorait certes pas les difficultés de cette nouvelle vie, mais pour Papa autant que pour M. Louis, elle pensait que le mieux était là.

Peu à peu elle communiqua cette résolution à M<sup>lle</sup> l'Ormonier qui se résigna à chercher une nouvelle directrice. Le corps professoral ignorait cette décision - - - Renée était aimée et tenait bien en main son collège ! Partir semblait une catastrophe !

Et moi, que pensais-je? Je restais  
perplexa! Je voyais Renée sacrifier, à sa petite soeur,  
se faire d'instruire. Soit par tempérament,  
soit par son caractère juvénile, M. Louise  
était incapable de tenir la Maison de Papa, et  
de par le caractère de ce dernier, l'avenir  
de la "petite soeur" s'avérait incertain.  
C'était là, une impression propre aux  
trois aînées.

Je me souviens qu'au cours de nos  
voyages en Sologne, nous fûmes obligés le  
soir du Jeudi Saint, de coucher à Paray.  
Et pendant la guerre et plusieurs années après,  
les trains avaient des itinéraires très fantaisistes.  
Le voyage avait vidé ma bourse! - Ale  
gnète de l'office du Vendredi Saint auquel  
nous avions assisté, où j'avais prié pour l'a-  
venir de M. Louise, je donnais ma dernière  
pièce de 1 fr., en argent, pour que la Provi-  
dence veille sur notre benjamin. - J'en  
étais là! -

La décision de Renée remettait donc en cause  
mes prévisions d'avenir ... rien n'était clair  
pour moi ! -

Au cours des interminables bavardages  
avec Jean, lors de ses dernières "permissions"  
il m'avait dit, je ne sais plus à propos de  
quoi : « Toi, ne te marie pas non, mais  
n'entre pas non plus au couvent, je  
serais capable de mettre le feu au monas-  
tère pour t'en faire sortir ! » Et que  
j'avais ri !

Et voilà que deux possibilités se présen-  
taient à mes yeux. —

Il est certain que j'aimais Dieu de toute  
mon âme, bien consciente de mes devoirs envers  
Lui, par tempérament sans doute, et par volonté  
personnelle, sûrement. Oui j'aimais Dieu, son  
culte, humainement peut-être, mais loyalement.

« Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternelle. ... »  
Ce vers de Racine me revenait aux lèvres, quand j'entraï-  
s à la chapelle ... j'en souriais ! - A mon insu, même,  
je vivais de la présence de Dieu ! -

Un jour, dans un train de Mâcon à Bourg, wagon  
bondé de voyageurs et de soldats, un homme s'est  
levé (Les compartiments à claire-voie, lui permettait  
de s'adresser à toute la voiture) et se mit à vociférer  
contre la guerre, le Gouvernement, puis soudain  
il lance contre le Ciel des blasphèmes horribles.  
J'étais plus bouleversée que je n'aurais pu l'être  
s'il avait insulté Papa ou ma famille... Aussi  
pendant des mois, je m'obligeais à réciter un  
Pater, chaque fois que ces atroces paroles me  
traversaient l'esprit!

Cette piété émotive était-elle suffisante pour  
étayer une vocation quelconque? Je comprends  
maintenant que j'étais dans un état psycho-  
logique dû à mon tempérament religieux, à  
l'enseignement sérieux reçu, - enseignement  
qui n'était pas au rebais - et aux cérémonies  
liturgiques qui soutenaient sérieusement ma  
prière. - Mes Amies de même formation que  
moi s'affirmaient nettement dans leur  
résolution! - Coup sur coup, j'ap-

- J'enais que Germaine désirait entrer au couvent  
de St Joseph de Bourg, et Marie, au monastère des  
Religieuses dominicaines.

Ces vocations étaient fort diverses. -  
Le langage de Dieu doit être différent pour  
chacun de nous! Germaine choisissait la vie  
religieuse avec enthousiasme, sans raisonner;  
j'étais surprise car elle avait commencé à  
prendre des cours de peinture à Lyon, chez un  
Maître renommé qui ne doutait pas de son  
talent. -- Ainsi interrompait-elle une brillante  
carrière! « Dieu me disait elle est plus beau  
que tout cet art! » et elle se préparait à dire "au  
revoir", au monde et à sa famille - Celle-ci lui  
demanda de surseoir d'un an à ce départ -  
Elle accepta tout simplement et resta près de  
moi, tout en travaillant toujours ardemment  
à sa peinture! Le jour venu, elle boucla ses  
affaires, son arsenal de dessin et "pris l'habit",  
sans histoire -- Dans le même temps,  
j'étais nommée Directrice du *Œuvre Cœur!*

Son noviciat fut un temps de bonheur! J'allais la voir tous les mois; elle essayait de m'enthousiasmer pour sa vie nouvelle. - Lors d'une de mes visites, elle me dit: « Vous savez, la Maitresse des novices affirme que ramasser ici, une épingle par obéissance acquiesce plus de mérites que deux ans de votre Direction. »

- Ne transformez pas Dieu en comptable, répondis-je en riant, et ne vous mettez pas à sa place.

Un autre jour, je la trouvais très émue. « Dernièrement, me dit-elle, j'avais rangé mon attirail de travail comme à l'ordinaire - Elle avait beaucoup d'ordre - et le lendemain la majeure partie de mes pinceaux, de mes tubes de couleurs avait disparu. La Maitresse des novices m'infligea une punition, me reprochant mon désordre. - Sans mot dire j'ai accepté cette sanction. - Le lendemain la Maitresse rapportait les dit pinceaux qu'elle avait subtilisés pour mettre sa Novice "à l'épreuve". - Germaine était toute heureuse d'avoir bien accepté "l'épreuve". Mais j'étais triste devant de tel procédé d'éducation.

Germaine, au Couvent, devint professeur à "l'école des sourdes et muettes" que les religieuses avaient fondée dans leurs immenses bâtiments. Cet enseignement lui plaisait, dessin et couture compris, malgré les techniques particulières à employer.

"Vous savez, me dit-elle un jour, il n'est pas nécessaire de parler pour instruire les enfants."

Je le compris un peu.

Germaine mourut en 39 d'une leucémie, féroce. Elle s'éteignait doucement sans aucunes souffrances. Pour ce, elle refusait les derniers sacrements, et l'entourage s'en inquiétait!!...

Alors, pour qu'elle comprenne qu'elle était en danger, la Sup. Générale me pria d'aller la voir à l'infirmerie du Couvent. Or l'infirmerie était, de par les Constitutions, strictement interdite aux laïques. Germaine fut très heureuse de cette désignation, son esprit restait très ouvert, et présent.

J'ignore si elle accepte l'extrême onction, <sup>elle m'offrit son chapelet.</sup> après ma visite, la supérieure Générale me fit part de sa mort, peu après mon entrée!

Pour Germaine, je récitais mon chapelet! -

Je reviens à la vocation de Marie que j'aime  
si profondément! La conversation de Marie révélait  
un esprit réfléchi, soucieux d'approfondir toujours  
sa connaissance de Dieu, c.à.d. son amour pour lui.  
Elle étudiait attentivement "les Ecritures", soit p<sup>r</sup>  
elle-même, soit p<sup>r</sup> les cours de catéchisme qu'elle  
donnait à sa paroisse. Pour elle, l'étude et l'ensei-  
gnement était un moyen d'aller par une voie  
sûre au but de sa vie: l'amour préférentiel de  
Dieu. Mes dernières conversations avant son ultime  
départ me firent comprendre qu'un changement  
de vie, de quelque nature qu'il soit devait se  
"préparer".

Après un an de vie monacale (visite in-  
terdite) Marie se consacra comme le voulait  
son Ordre, aux soins des malades à domicile.  
Dans ce temps-là on ne transportait pas les  
malades à l'hôpital, les infirmières n'existaient  
pas, et la sécurité sociale pas davantage.

Naturellement ces soins étaient gratuits.  
Dans cette période je revis Marie assez souvent.  
On commençait à soigner par des piqûres, et

Je crois que cet exode a été favorisé par la cons-  
truction des chemins de fer C. a. d. dès le fin du XIX<sup>e</sup> s.,  
après la guerre de 70. En regardant la carte des  
chemins de fer <sup>de l'époque</sup> on peut se rendre compte **combien**  
les voyages étaient parfois longs, mais en "sécurité".  
En sécurité, oui! car <sup>dans</sup> chaque Wagon était réservé un compartiment  
étiqueté "Dames seules", et un autre marqué "Fumeurs".  
La guerre de 14 a aboli ces cloisonnements!  
A part les "express", puis les "rapides" sur les grandes lignes, les trains  
dits "omnibus" s'arrêtaient aux plus petits villages situés sur sa  
voie. En hiver des bouillottes d'eau chaude étaient glissées sous  
les pieds des voyageurs.

J'appelais Marie quand c'était nécessaire.

Elle mourut très vite: elle s'était heurtée violem-  
ment le front à une traverse de portes... après  
des maux de tête intolérables, elle perdit la vue  
et mourut d'une sorte de congestion cérébrale  
dans de grandes souffrances... Quatre ans  
seulement de vie consacrée!

Peu après, une troisième amie me  
prévit qu'elle nous quitterait pour servir Dieu  
dans le prochain. Libre du côté familiale,  
Georgette se destinait à un Institut chargé  
de la "Protection de la Jeune fille". Depuis le  
début du siècle - et la guerre l'avait intensi-  
fié - l'exode des campagnes envoyait dans  
les villes des jeunes filles sans aucune connais-  
sance, sûres, croyaient-elles, de trouver du  
travail bien rémunéré. Les annonces des jour-  
naux indignaient des bureaux de placement  
souvent équilibrés. - Devant de tels dangers,  
dans toutes les villes, dans tous les lieux publics,  
et principalement dans les gares, de grandes  
affiches jaunes, imprimées en gros caractères

moins indignaient une adresse précise où toute personne de sexe féminin trouverait gîte, couvert, dépannage : Ces affiches dûment signées portaient en titre "Protection de la jeune fille." C'était le nom de l'œuvre.

Georgette était de caractère actif, mais austère. Je l'ai déjà dit... Vraiment le Curé de notre enfance avait deteint sur elle : Ramenez la jeune dans le chemin de la Vertu, et du travail était un but primordial. Elle en conserverait! ---

A sa dernière visite à M<sup>rs</sup> S<sup>rs</sup> Vincent, nous sommes, toutes deux, allées nous promener à la Tour. Sur les marches de la Tour, un jeune couple, assis, s'embrassait à cœur joie, sans retenue ! Ni le crachin qui commençait à tomber, ni la brise, encore moins notre venue ne les avaient dérangés.

Pour nous, il fallait rentrer.

- Oh! me dit Georgette je ne comprends pas un tel "laisser aller" -

- Je les envie, répondis-je!

moins indignaient une adresse précise où toute personne de sexe féminin trouverait gîte, couvert, dépannage : Ces affiches dûment signées portaient en titre "Protection de la jeune fille." C'était là le nom de l'œuvre.

Georgette était de caractère actif, mais austère. Je l'ai déjà dit... Vraiment le Curé de notre enfance avait détourné sur elle : Ramenez la jeune fille dans le chemin de la Vertu, et du travail était un but primordial. Elle en conserverait! ---

A sa dernière visite à M<sup>l</sup> S<sup>t</sup> Vincent, nous sommes, toutes deux, allées nous promener à la Tour. Sur les marches de la Tour, un jeune couple, assis, s'embrassait à cœur joie, sans retenue ! Ni le crachin qui commençait à tomber, ni la brise, encore moins notre venue ne les avaient dérangés.

Pour nous, il fallait rentrer.

- Oh! me dit Georgette je ne comprends pas un tel "laisser aller" ---

- Je les envie, répondis-je!

elle s'arrêta net, stupéfaite ---

- Oui, je les eusse ajoutés - je l'eusse ---

Je voudrais aimer Dieu comme ils semblent  
s'aimer -- Voyez leur indifférence aux éléments  
extérieurs -- ni le pluie, ni le belle vue ne  
les distrait de leurs amours. Et j'expliquais ce  
qui était pour moi le "détachement" dont on  
nous parlait tant! -- En arrivant à la grille  
Georgette me dit: « Je suis surprise que  
vous en sachiez déjà. »

Georgette partit à Paris: elle y fit sa  
probation, puis fut mise au service de la  
"Protection de la Jeune fille" -- Dans les diverses  
grandes villes où elle résida, elle connut,  
nous écrivait-elle, d'effrayantes misères.  
Son dernier poste fut Rouen qui l'épuisa.  
Elle sur la brèche 15 et 18h par jour ébranla sa  
santé. Georgette revint à Paris pour y  
mourir d'un cancer. -- Sa dernière lettre était  
à l'image de son caractère: Ne parlant plus  
de ses souffrances, elle nous annonça sa  
mort prochaine (ce fut exact) tout simplement

heureuse d'aller à la rencontre de son Dieu! -

Si je cite ces souvenirs c'est pour affirmer que les vocations religieuses, sincères, s'appuient sur la Foi et la fidélité --- deux vertus, à mon avis qui devraient régner entre époux! -

Il ne faut pas être surpris par l'éveil de ces nombreuses vocations religieuses. Les quatre années de guerre avec les sacrifices énormes et permanents de vies humaines qu'elle comportait, maintenaient dans l'esprit féminin, le même désir de sacrifier sa vie à une cause sociale urgente.

Si on méconnaît cette mentalité, on risque d'une part de ne pas comprendre les consécérations au service de Dieu, et d'autre part d'accuser l'Église - comme on le fait depuis la clôture de Vatican II - d'avoir attendu le dernier tiers du siècle pour « s'ouvrir au monde » -

1) C'était son rôle puisqu'il avait fondé la Maison

Je semble ou bien ma vie active personnelle! - Non - J'ai réuni seulement mes souvenirs sur mes amis, en les écrivant en une seule fois, afin d'en éviter la répétition, ce que je craignais sans cesse.

Renée donc en donnant sa démission, remettait en cause ma vie propre; mais elle m'indiqua de rester encore un an au Pensionnat pour ne pas trop ébranler l'Institution par deux départs!

Monsieur l'Aumônier cherchait donc une directrice<sup>(1)</sup> - Il nous présente alors (à Renée et à moi) une personne qui se proposait pour cette charge: Elle dirigeait dans le Haut Jura une école qui se fermait par manque de ressources, et cherchait une situation - M<sup>elle</sup> Jorez, née elle aussi dans le Haut Jura, était de type espagnol pur: Cheveux d'ébène, yeux de velours, teint mat, port majestueux, elle parlait peu, mais ses yeux et ses lèvres souriaient - Elle nous fut donc tout de suite sympathique. Elle posa ses conditions: Son engagement n'était d'abord que pour un an, après elle verrait - Elle gardait tout le personnel et demandait une étroite collaboration. Tout cela était bien venu! -

Renée était très forte, très astucieuse aux cartes,  
mais ne pouvait rivaliser avec Louis! -

Alors, il fut décidé que Renée garderait la  
Direction en titre devant l'Académie, que M<sup>lle</sup> Jorey -  
(je l'appelais dans mon esprit Dona Jorey) serait con-  
sacrée comme suppléante!...

Renée préparait son départ, et nous  
première nos vacances en Sologne.

Cette année-là, la période de chasse ramena  
M<sup>re</sup> Durnet et M<sup>re</sup> Jules Gros avec son fils Louis.  
Celui-ci marchait encore difficilement, mais  
le terrain solonnois lui permettait d'arpenter les  
bois - Le soir, tandis que les chasseurs allaient  
jouer au billard, Louis restait avec nous pour jouer  
aux cartes, sa passion semblait-il! - J'étais avec  
lui, tandis que Renée et M. Louise constituaient  
le partenaire - Je n'ai jamais aimé les cartes  
et j'ai toujours joué... un peu à l'aveuglette -  
Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi Louis,  
dès qu'il déployait son jeu, et nous regardait  
toutes, avait une idée à peu près exacte, de la valeur  
de nos cartes propres... Je jouais donc mollement  
malgré les indications et cris (!!!) de mon allié -  
Ce soir-là, Louis perdit le parti! Que d'excita-

" nous aurions gardé cette habitude, de faire en-semble notre prière du soir, dès que nous nous retrouvions réunies!

mations terrifiantes j'ai entendues. Je n'en étais guère troublée, mais je me souviens qu'en montant nous coucher, - avant notre prière<sup>(1)</sup>, je dis aux sœurs - (Marie comprise) « Je plains la femme de ce garçon, je ne pourrais pas supporter de pareils tollés! » -

Margelle et son mari, toujours à Le Grout n'avait pu venir en Belgique pendant ces vacances.

Fin sept. nous reutrons à Bg, René et moi, René aide "Dona Jozeg" à faire le recensement des élèves et repartit le lendemain pour Le Solopme. M<sup>lle</sup> l'économiste l'accompagne en gare, je n'en eus pas eu le courage, je lui avais promis d'écrire sous les dimanches. - Grâce à ses lettres René pouvait continuer sa correspondance avec les Anciennes.

Notre vie scolaire avec cette nouvelle Directrice s'avéra facile dès les 1<sup>ers</sup> jours : confiance réciproque, rapports agréables, nous l'aimions en fait, malgré l'indolence, la terrible indolence dans laquelle s'enfermait "Dona Jozeg" Elle se reposait sur nous pour toute la marche de la Maison, nous devions solutionner et

les conflits, les indisciplines des élèves - ...

A table, la conversation était animée.

"Donc Jarez" lui ait beaucoup, et parfois des livres de spiritualité de Telleurs, dont elle nous faisait part. De mon côté, "Le Revue des deux mondes" - que je retrouvais à René après l'avoir lue - permettait des relations avec sous les continents - On y trouvait aussi q.g. aperçus de la politique et beaucoup de nouvelles littéraires... Cette année-là paraissait en roman "L'homme au ruban couleur de feu" un roman de chevalerie dit authentique, chef d'œuvre d'amour entre un prince français et une infante espagnole sous le Roi Soleil. L'Histoire s'apparentait "au lettres portugaises" parues dans le même siècle. Il y avait donc le sujet de récréation bien apprécié après le classe!

"Donc Jarez" s'entendait très bien avec notre romanisme, elle semblait même lui accorder une très vive préférence... et c'était réciproque!

Notre Économe était notre ancien professeur de piano, devenue sourde, elle avait demandé à Renée de cesser ses leçons de musique et de prendre la direction matérielle de la Maison. - Issue de la "haute Bourgeoisie" rurale qui ne travaillait pas ses terres, cette Bourgeoisie ruinée par "l'industrie" avait gardé ses mœurs austères, son esprit d'économie, et de sévère avant de laisser ses enfants au travail... travail libéral! -

Mais avec son éducation première, et son savoir vivre, il est certain que cet ancien professeur de piano savait "tenir" la Maison dans l'ordre et la propreté. Les Domestiques, la cuisinière surtout, l'appréciaient beaucoup.

Je trouvais naturel que ces deux Dames, du même âge, - près de la septuagésime, - de même éducation soient en harmonie de cœur! -

Aussi, malgré sa paresse profonde, dont nous ne parlions jamais en tête nous, je pensais qu'"*Donne Jorez*", remplirait l'année suivante, et qu'étant plus au courant de toute la vie de la Maison, elle sertirait un peu de son élégante nonchalance! - ...

Peut-on prévoir?

Un jour, l'Économe me fit entrer dans son bureau, et là, debout dans l'embrasure de la fenêtre, après m'avoir demandé des nouvelles de Renée, me fit un procès sévère de "*Donne Jorez*", sur sa paresse, son égéisme etc... (moi qui croyait à leur sympathique affection!)

Ahurie, mécontente de cette sorte de trahison, j'excusais *Donne Jorez*, je le défendais... L'Économe, sourde, parlait fort, et moi je rétorquais les excuses à voix haute...

Je quittais ce bureau mécontente de moi-même.

Quand on parle des cakes, il faut parler bas, ..... ou ne  
pas parler du tout! — Je fis là une étrange expérience!

et de mon interlocutrice! — Mais j'avais à écrire  
à Renée: l'état venait d'annoncer aux familles des  
soldats « morts pour la France » qu'il était possible  
de disposer des corps. Renée préparait donc un  
nouveau voyage à Reims pour cet ultime transfert.  
J'étais toute ploupiée dans ma lettre  
quand une jeune surveillante me fit voir que  
"Dene Jorez" m'attendait chez elle! — Je descendais  
sans penser à rien!

Ah! Je me retrouvais plus que charmante  
"Dene" souriante et paisible... j'étais en face  
d'une virago... visage crispé, yeux étincelants,  
elle allait et venait dans la pièce, très agitée...

« Le hasard m'a conduit à le reconnaître  
me dit-elle; j'ai entendu vos voix, j'ai écouté.  
Jamais je n'aurais pu imaginer de telles mé-  
chancetés... Je vous remercie de m'avoir  
tant défendue (elle m'embrassa) mais  
je ne pardonnerai jamais... je partirai... »

J'eus de la peine à colmer une  
telle colère... J'obtins seulement que personne  
ne connaisse cet incident, — quant à l'avenir!...

Renée partit à Reims peu après cet incident. M<sup>lle</sup> Corraz qui enseignait dans la Maison depuis son origine, qui avait vécu avec nous toutes les affres de la guerre, endeuillée comme nous, suivait avec tout son cœur les pénibles démarches de Renée - Voilà pourquoi la lettre ci-jointe est adressée à toutes les deux. -

Le corps de Jean revint à M<sup>ts</sup> S<sup>t</sup> Vincent au début de Mars. Nous avons gardé la bière un jour durant au grand salon. Puis ce furent les funérailles religieuses : tout le corps professoral de Charolles vint se joindre à nous, à tout le village. Le Proviseur rendit un dernier hommage à Jean, à l'écuyer, à l'officier qu'il fût.

Debout, en plein ciel, devant cette tombe familiale, j'ai beaucoup prié à chaque vacances, dans une profonde sérénité -

Je rentrais à Bourg pour préparer les examens de Peignes - Ce souci-là atténuerait peut-être celui que j'avais quitté avant les funérailles. C'était peu probable. L'ambiance paisible des repas avait changé. Impossible d'en expliquer la

cause à M<sup>lle</sup> Carrag qui admirait Dona Josez -  
Jeanne aussi était dans le même état d'âme.  
En dehors de ses cours très bien préparés, mais donnés  
sans autorité!..., Jeanne se préoccupait passion-  
nément de botanique et de : les  
pierres, les fleurs séchées enrêchissaient sa cham-  
bre, et c'était là son univers.

C'est donc avec Germaine qui préparait son  
entrée à St-Joseph pour octobre, que j'organisai  
un "pension d'arrêt" pour tout le corps profes-  
soral. Nous achetâmes un cadeau "droletique"  
pour chacun des professeurs, selon son âge,  
son enseignement, ... son caractère ... ses manies...  
Nous avions associé une ancienne élève qui  
habitait tout près de nous, Annick, et celle-ci  
avec Germaine réalisèrent d'imagination pour  
que chaque professeur puisse éclater de rire en  
ouvrant son petit cadeau - Annick avait  
empaqueté et chiffé le tout avec soin, et  
sa vieille bonne, inconnue de la portière,  
remettait à celle-ci, à midi, un volumineux  
paquet adressé à M<sup>lle</sup> le Directeur et aux professeurs!

REIMS, 8 FEVRIER 1922

Ma chère petite Blanche,  
Bien chère Mademoiselle Carraz,

Je n'attends pas d'être rentrée pour écrire. Je prends le train à Reims et malgré les secousses de l'express, j'arriverai bien comme hier à terminer ma lettre. Je ne saurais vous dire quel plaisir j'ai eu de l'arrivée de vos deux lettres. Je m'y attendais si peu. Le soir, dans mon lit, je les ai relues avant de m'endormir et j'avais tout à fait l'impression d'être suivie par vous! J'ai bien senti vos pensées et vos prières et elles m'ont obtenu toutes les consolations de mon voyage. Je vais vous exposer les faits tout simplement dans leur ordre.

Hier, donc, en descendant du train, je trouvais Mme Bonnet, mère, venue elle-même. Elle apportait votre lettre que j'ai parcourue en gare très rapidement et me conduisit à un bureau de poste pour que j'ajoute un mot sur l'enveloppe. Ensuite, elle me dit que, sans doute, je serais heureuse d'aller à la cathédrale, que la voiture et sa fille nous y attendaient. En effet, nous sommes entrées dans le petit morceau de nef latérale où l'on a repris le cultr et on a fait une courte mais bonne prière. Nous avons visité la Cathédrale elle-même qui est déblayée et où l'on peut voir les détails admirables de la sculpture. On a conservé quelques des obus qu'elle a reçus qui ont hauteurs d'homme. C'est affreux! Nous avons retrouvé Melle Bonnet et la voiture. La connaissance a été bien facile avec Melle Bonnet qui est une jeune fille tout à fait dans nos genres: 28 ans, intelligente, simple, ouverte, gentille, très pieuse, s'occupant de patronnage, absolument notre genre de vie. Elle s'occuperait maintenant d'enseignement si elle avait ses diplômes! Nous avons donc eu tout de suite des points de contact. Nous sommes allées toutes trois faire une autre prière près du reliquaire de St Rémi dont l'admirable chasse a été rapportée dans ce qui reste de St Rémi Eglise. Je ne vous dis pas combien j'ai pensé à vous!

Enfin nous sommes arrivées à Mérygnay avant la nuit, on a voulu que je prenne tout de suite une tasse de thé bouillant parce que le froid est vif ici, puis je suis allée une dernière fois sur notre pauvre tombe sur laquelle j'ai cueilli ce qui restait de buis. J'en joindrai un peu à ma lettre.

La soirée s'est terminée en famille. Les Bonnet ont maintenant deux petites, une de trois ans, une de six mois. Je n'ai

jamais vu de petites filles aussi bien élevées, aussi gentilles, aussi gracieuses que le bébé de trois ans et demi. Nous avons été bien amies toutes les deux et si, en retour de leur obligeance, le Bon Dieu bénit les Bonnet dans leurs enfants, ils méritent ce bonheur.

On m'a donné la chambre de Melle Bonnet. J'ai été traitée avec une gentillesse et une délicatesse discrètes et exquises. Cela a compensé un peu l'autre peine. Cette exhumation a été bien pénible. L'autorité militaire est venue avec deux heures de retard alors que le travail de déterrement était depuis deux heures! L'officier qui commandait était une espèce de brute, poli sur commande mais à demi fou et les hommes de services font cela aussi sur commande et n'importe comment. Les familles qui ne sont pas présentes ne peuvent pas espérer les restes des leurs. Sous mes yeux, on s'est trompé et on a cloué au nouveau un autre nom. Il a fallu faire changer et heureusement, pour plus de sûreté, j'ai fait remettre la plaque de métal que les Bonnet avaient gravé. Je ne te raconte rien de plus, mon pauvre Blanc. Je regrette infiniment qu'on n'ait pas ramené ces pauvres restes à la première exhumation.

J'ai retrouvé chez les Bonnet la même discrète bonté à mon départ. Je m'étais trompée de billet et j'avais donné le retour, hier. Mme Bonnet ne m'a quittée qu'après les démarches faites pour retrouver mon billet. Ce sont des gens dont la vie est faite de bonté pour leurs ouvriers et ceux qui les approchent et qui sont dans la peine.

Vous voyez toutes deux que malgré l'inexprimable peine, j'ai eu bien des consolations que n'ont pas d'autres gens. Je voyage avec une pauvre femme qui rapporte à sa main la croix de son fils. On frôle des misères qui n'ont pas de nom. Mme Bonnet fera porter au cimetière militaire les deux couronnes qui étaient sur la tombe de Jean et peuvent encore durer un an ou deux. On les mettra sur deux tombes les plus misérables.

Je rentrerai à Pierrefitte demain. Il faut compter 15 jours pour les funérailles qui auront lieu vers le 25 février.

Au revoir, à toutes deux. J'ai bien prié pour vous. Je vous souhaite, chère A mie, de bien vous remettre et toi, mon cher Blanc, garde toi bien raisonnable et soigne toi bien.

Je vous embrasse toutes deux affectueusement.

Renée  
Je te laisse le soin de donner à Marcelle des nouvelles de mon voyage

cause à M<sup>lle</sup> Carraz qui admirait Dona Jorez -  
Jeanne aussi était dans le même état d'âme.  
En dehors de ses cours très bien préparés, mais donnés  
sans autorité!..., Jeanne se préoccupait passion-  
nément de botanique et de : les  
pierres, les fleurs séchées enveloppaient sa cham-  
bre, et c'était là son univers.

C'est donc avec Germaine qui préparait son  
entrée à St Joseph pour octobre, que j'organisai  
un "pissen d'avis" pour tout le corps profes-  
soral. Nous achetâmes un cadeau "droletique"  
pour chacun des professeurs, selon son âge,  
son enseignement, ... son caractère ... ses manies...  
Nous avions associé une Américaine élève qui  
habitait tout près de nous, Annick, et celle-ci  
avec Germaine rivalisèrent d'imagination pour  
que chaque professeur puisse éclater de rire en  
ouvrant son petit cadeau. Annick avait  
empaqueté et chiffé le tout avec soin, et  
sa vieille bonne, inconnue de la partie,  
remettait à celle-ci, à Midi, un volumineux  
paquet adressé à M<sup>lle</sup> Le Giverny et aux professeurs!

Le coup réussit au delà de nos prévisions - La surprise, la curiosité, les cris à chaque ouverture de petites boîtes... aboutirent à une hilarité générale et prolongée! - Même Dome forez se laissait pénétrer par la gaieté folle de toute la table. Il est vrai que son titre de Directeur était respecté: au lieu des bouffonneries, n'avait-elle pas reçu une petite miniature représentant l'assomption de la Vierge, de Murillo! - - -

La cloche nous rappella en...

! Nous n'aurions pas pu être les bienvenus  
pour nous surprendre, nous contraindre à  
le mort - de mort, deux points, de cette  
! justification: ignorance des lois d'hygiène alimentaire  
! il avait accepté cette invitation que la  
si dantesques nécessaires - Je me souviens de la mort  
n d'un de nos jeunes fermiers! elle avait succombé  
- 2 de à une jeune puérile qui était élève au  
les campagnes "C'est la Soie femme qui porte  
so mort dit-on - Probablement, au effet!

de ce "péril" d'été, une carpe morte

La fin de l'année fut sans trouble  
Avec sa dignité habituelle "Dona Jorez" présida toutes  
nos fêtes, sans allusion à l'avenir. De mon côté  
René seule était au courant de la situation

Mais "Dona Jorez" dut avertir M<sup>e</sup>  
l'Aumônier de sa décision, car, courant juin, il  
<sup>mepria</sup> de venir prendre contact avec une personne qui  
se présentait comme future Directrice possible.  
Cette personne avait sa famille dans l'air  
et désirait son rapprocher. Elle quittait Vo-  
lentiers, son école, située dans le Nièvre -

Je reçus donc une femme grande, taillée  
à coups de serpe, passée le cinquante et qui  
avait le nez haut. Rien de commun avec  
la grâce de "Dona Jorez" !... Nous causâmes  
programme scolaire, bon esprit des élèves, ...  
discipline ... Ce mot excita notre visitante qui  
dit spontanément : « Oh la discipline, je m'y  
connais... l'an dernier j'ai renvoyé toute ma  
classe de Cinquième qui chahutait. (sic) » -  
Je retins ma stupefaction... Ne pas dominer  
des Cinquièmes !!! - La conversation s'échoua ainsi

La dame ne sut jamais que le renvoi de sa classe  
de Cinquièmes était la cause

Peu de temps après cette visite, M<sup>r</sup> L'Aumônier  
me dit : « L'Évêché ne voit qu'une solution à la  
situation présente, c'est que vous assumiez  
vous-même cette direction. —

Nouvelle stupéfaction ! Moi, Directeur,  
avec tous mes défauts de jeunesse, et de  
ceux de mon tempérament ! —

— « Mais puisque je suis là », me dit  
M<sup>r</sup> L'Aumônier — Il écrit à René qui  
accepte sans réticence.

Après la distribution des Prix, la  
Maison fit ses adieux à « Dono Josez » qui  
nous quittait pour « cause de santé. »

Avant de nous quitter, « Dono Josez » me  
remercia de notre collaboration sans mesage,  
et m'offrit un tout petit livret intitulé :  
« L'Union à Dieu » d'Albert le Grand.  
C'est, en raccourci, un des plus riches traités  
de spiritualité que j'aie jamais lu.  
Je <sup>le</sup> relis toujours avec le même intérêt.